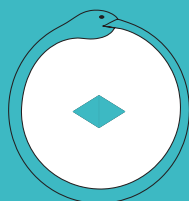
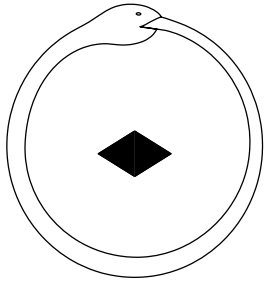


NHĚ'ERỸ, REC.TYTY  
et AUTRES PULSATIONS  
Ailton Krenak, Carlos Papá  
et Cristine Takuá



cahiers  
SELVAGEM



## NHĚ'ERŶ, REC.TYTY ET AUTRES PULSATIONS

Ailton Krenak, Carlos Papá et Cristine Takuá

Transcription de la conversation du 07 avril 2021.

**AILTON KRENAK:** À l'École Selvagem, nous expérimentons chaque jour et nous apprenons tout le temps les uns avec les autres. C'est merveilleux, un vrai cadeau pour moi de célébrer nos cosmovisions. Quelle joie de pouvoir conjuguer dans un moment si difficile ces poétiques qui nous soufflent la vie, nous encouragent et nous sortent de l'uniformité du monde capitaliste et industriel, ce monde que nous avons convenu d'appeler « civilisation ». Ce monde a engendré une telle vitesse en lui-même qu'il semble ne même pas admettre que la nuit puisse encore exister.

La nuit, qui constitue une pause dans le voyage du soleil, nous transporte dans un ailleurs où nous pouvons rêver, méditer et contempler les étoiles dans le firmament. La vitesse, par contre, nous a fait étirer la journée. J'ai ainsi trouvé scandaleuse la publicité d'une banque qui disait être en ligne 30 heures par jour. Et puis, j'ai pensé : « wow, quel mensonge ! ». Ce type de récit mensonger favorise la création d'un monde mental erroné. Il m'est apparu que la promesse d'une journée de 30 heures, inventée par une institution bancaire pour vendre ses produits, en plus d'être un mensonge, est une atteinte à l'imaginaire ; une atteinte à l'esprit de la personne, qui évidemment sait qu'une journée de 30 heures n'existe pas.

Parlons un peu de cette entité que nous célébrons : la nuit. Je veux aussi commémorer la publication du cahier [Selvagem] [PYTUN JERA, ÉCLORE DE LA NUIT](#), qui nous propose une approche magnifique du sujet. Cris et Papá, c'est un grand plaisir de pouvoir compter sur votre présence dans ce dialogue. Je vais apprendre de belles choses avec vous et j'espère aussi pouvoir vous en raconter quelques-unes.

*Agujjevete !*

**CARLOS PAPÁ:** *Agujjevete ! Agujjevete* oncle Ailton ! C'est moi, en fait, qui apprends avec vous. J'apprends beaucoup. Je le vois comme ça : nous apprenons chaque jour les uns avec les autres. Il y a aussi cette

énergie que, *Nhẽ'erỹ*, la *Mata Atlântica* [forêt tropicale atlantique], nous apporte pour nous intégrer davantage à elle. Cela nous incite à parler et à toujours apprendre, ainsi qu'elle nous inspire à cheminer ensemble et à porter ces idées liées à nos rêves. Nous pensons et rêvons en même temps. Nous voulons donc vous informer d'où vient cet enfant, ce nouveau projet que nous avons créé. Créer c'est comme élever un enfant : il faut prendre soin de lui, afin qu'il ou elle ne tombe pas ni ne se blesse. Ce projet *Nhẽ'erỹ* et *rec.tyty* est sous notre responsabilité et nous devons prendre soin de lui. Encore une fois, je le vois comme ça : chaque jour qui passe, nous apprenons quelque chose. Nous connaissons déjà ce mécanisme créé par le capitalisme, qui nous donne le sentiment de vivre dans une réalité parallèle, dans le sens où nous devons nous en accommoder. Malheureusement, c'est quelque chose que nous devons supporter mais il faut laisser passer et nous, nous devons poursuivre notre chemin, continuer à porter nos idées, nos pensées. Le capitalisme ne peut pas acheter nos idéaux et cette conviction est d'une grande importance.

CRISTINE TAKUÁ: *Aguyjevete*, Ailton et vous tous. Pour moi aussi, c'est une grande joie d'être là avec vous. L'autre jour, j'ai rêvé que tu étais ici, Ailton. Nous discutons ici, au siège du Ponto de Cultura, ce nouvel espace que nous avons créé. [Dans le rêve] je tirais des fils pour tisser, pendant que toi, tu étais assis en train de ranger des livres. Tu me disais que je devrais organiser les fils comme on range les livres, et nous nous sommes mis à discuter de fils et de livres. Aujourd'hui, tu es ici, même à distance, dans cet événement en ligne. Tu es ici avec nous, évoquant cette énergie du mouvement de la *Nhẽ'erỹ*, du *tyty*, qui incarne cette pulsation. Nous sommes unis par une pensée et par un sentiment. C'est pour moi une grande joie d'être ici, ensemble, pulsant dans une même énergie de semer des petites graines de conscience et de réflexion. Cette rencontre arrive justement au moment où je vois tant de gens désespérés face à toute la souffrance subie par la planète Terre. Mais, nous tenons bon, essayant chaque jour de découvrir de nouvelles sources d'inspiration.

Ces rencontres sont ainsi une grande joie. Hier, j'ai raconté à Anna [Dantes] qu'il y a longtemps, lorsque j'étudiais la Philosophie [à l'université], personne n'osait imaginer ouvrir un espace à d'autres

épistémologies. Puis, récemment, j'ai reçu un e-mail d'une professeure dont je n'avais plus de nouvelles depuis longtemps et avec qui j'avais eu des cours d'épistémologie. Elle me racontait que les Cahiers Selvagem étaient actuellement lus dans les cours d'épistémologie de la faculté de philosophie de l'UNESP de Marília. Apprendre cela a été un vrai bonheur : réaliser que l'université était en train de s'ouvrir à d'autres graines, à de nouvelles formes de voir le monde, pouvant être dans le territoire à partir d'autres expériences, différentes de ce que Kant, Aristote et tous ces hommes de l'autre côté de l'océan ont pu vivre et penser.

**AILTON KRENAK:** C'est bien que tu aies mentionné le *rec.tyty*, qui est cette action que nous développons ensemble. L'atelier du centre culturel et les activités déjà en cours sont exactement le type d'expériences que nous nous proposons de mettre en place comme une action qui articule, à partir de votre communauté du Rio Silveira, d'autres géographies, les territoires où se trouvent les *tekooa* de nos parents, ainsi que d'autres villages, lieux et localités.

Quand nous avons pensé à *Nhẽ'erỹ*, nous avons eu l'idée de faire un GPS qui réussisse à localiser [à São Paulo] des lieux qui ont un sens : Ibirapuera, Anhangabaú, Pátio do Colégio. Dans l'histoire coloniale, dans le récit « bandeirante », le Pátio do Colégio est chargé du sens de célébration de l'événement colonial, mais nous attachons d'autres récits à ces espaces, ces lieux ; ils apparaissent, d'ailleurs, dans les récits ancestraux que l'on pourrait aussi appeler récits mythiques.

Cela fait déjà près de trois ans que nous avons commencé à rêver de *Nhẽ'erỹ*. C'était bien avant la pandémie, que nous avons commencé à faire un travail de méditation et de concentration autour de *Nhẽ'erỹ*. Je me rappelle qu'en 2019, lorsqu'a eu lieu la dernière rencontre présentielle de Selvagem, il y avait un de nos collectifs là-bas au Jardin Botanique [de Rio de Janeiro] et vous avez demandé justement : « Quand est-ce que nous allons réaliser la première action de ce *Nhẽ'erỹ* ? »

Nous imaginions initialement que cela signifierait aller vers la ville, contacter les gens du quartier du Jaraguá et réaliser quelques interventions comme celle du jaguar que Denilson [Baniwa] a tamponné partout dans la ville, qui disait : « São Paulo est une terre ancestrale indigène ».

Il est intéressant pour ceux qui nous écoutent de pouvoir comprendre l'idée que *rec.tyty* est une action au sein d'une réflexion qui s'articule depuis quelques années déjà, et qui consiste à mettre en évidence dans certaines zones géographiques de la ville de São Paulo – et aussi de la côte, puisqu'il y a beaucoup de villages indigènes là-bas – ces sites sacrés de la grande tradition Guarani.

CARLOS PAPÁ: On parle beaucoup de la *Mata Atlântica*, mais beaucoup de nos parents – ma défunte mère, mon défunt père et mon grand-père, par exemple – ne connaissaient pas la *Mata Atlântica*. Quand on évoquait la *Mata Atlântica*, ils nous demandaient : « Mais c'est quoi la *Mata Atlântica* ? ». Et on leur répondait : « La *Mata Atlântica*, c'est l'endroit où nous nous trouvons aujourd'hui, cette forêt, l'environnement où nous vivons. L'environnement ici, de Rio de Janeiro à Porto Alegre, dans le Rio Grande do Sul, c'est une forêt côtière ». Mais même en leur expliquant tout cela, ils n'arrivaient pas à bien saisir en quoi consiste la *Mata Atlântica*. J'ai donc posé la question : « Mais, et vous ? Comment est-ce que vous arrivez à reconnaître ce lieu où nous vivons, cet endroit que les *Juruá* appellent « mata » ? Comment appelez-vous cette forêt où nous vivons ? » Alors, ils m'ont dit : « Nos ancêtres, nos grands-parents, le connaissent comme *Nhẽ'erỹ*. ». Et j'ai donc demandé : « Mais pourquoi *Nhẽ'erỹ* ? » [Ils ont répondu] « *Nhẽ'erỹ*, car c'est un lieu très sacré. Nous ne pouvons pas arriver en maillot de bain ou en bikini à la plage, à moitié nus, en s'exhibant. Ce lieu, la plage, est sacré. Il n'y a que les chamans, les personnes éclairées, qui peuvent aller jusqu'à la limite de la plage ou jusqu'au bord de l'eau pour recevoir la lumière des élévations spirituelles afin d'atteindre l'*yyv marae'y*, qui est le monde parfait. C'est l'endroit où on se baignait pour dire adieu à son corps imparfait. C'est un lieu très sacré. » C'est pour ça que je leur ai demandé pourquoi ils employaient le mot *Nhẽ'erỹ*, ce mot *Guarani* qui signifie « où l'âme se baigne ». Ces gens qui restaient sur la côte, espéraient pouvoir, un jour, se baigner afin de purifier leur corps, et vivre ainsi une expérience spirituelle et atteindre l'*yyv marae'y*.

Donc la *Mata Atlântica* n'est pas la Forêt Atlantique. « Atlantique », c'est le nom de la mer que le *Juruá* a créé, l'Atlantique. Pour nous, la mer est la mer. Où qu'elle soit, la mer est la mer. Même si elle se trouve

à un autre endroit, elle reste salée. C'est un seul corps. Pour nous, il n'y a pas d'océans Pacifique et Atlantique. La cosmologie Guarani les voit plutôt comme ce lieu « où les âmes se baignent », c'est-à-dire *Nhẽ'erỹ*, qui est au fond la *Mata Atlântica*.

CRISTINE TAKUÁ: Nous avons discuté de la possibilité de raconter à nouveau l'histoire de *Nhẽ'erỹ* ; des espaces sacrés, aussi bien à São Paulo qu'ici sur la côte ; de la présence indigène depuis des siècles et des siècles qui s'accompagne d'une mémoire souvent méconnue du peuple brésilien. Parce qu'on n'en parle pas dans les écoles, les livres d'histoire ne parlent non plus de la manière dont *Nhẽ'erỹ* est perçue d'un point de vue ancestral. Ainsi, nos conversations sur *Nhẽ'erỹ* se poursuivent depuis quelques années maintenant, en apportant la force de cette volonté de raconter et de cartographier, à nouveau, ces espaces qui sont aujourd'hui habités et où beaucoup de choses ont été construites par-dessus la *Nhẽ'erỹ* sacrée.

Beaucoup ignorent ce qui s'est réellement passé là-bas. Aujourd'hui, de nombreuses rivières sont totalement ensevelies sous le béton. L'idée d'instaurer ce dialogue sur *Nhẽ'erỹ* est donc précisément d'aider le peuple brésilien – surtout ici, dans cette région où se trouve *Nhẽ'erỹ* – à renouer avec cette mémoire ancestrale.

Dans cette perspective, nous dialoguons la construction du *rec.tyty*, qui est un festival d'art indigène. *Nhẽ'erỹ* se trouve à l'intérieur de ce festival, avec des petits ateliers que nous avons développés ici au sein de notre communauté de Rio Silveira, mais aussi à Jaraguá, grâce à l'aide de Tamikuã Txihí, une grande artiste *Pataxó* qui vit sur la Terre indigène de Jaraguá. Avec les jeunes, nous avons commencé à raconter des histoires, à réaliser des œuvres d'art et des dessins sur *Nhẽ'erỹ* ; sur ces espaces sacrés et les êtres qui y vivent. Des êtres végétaux, des êtres animaux et des êtres minéraux qui vivent et pulsent au cœur de *Nhẽ'erỹ*, et elle, elle résiste à cet océan de béton et à la colonisation capitaliste, qui salit, ensevelit, remblaye les rivières. Et elle cherche toujours à revenir.

Je trouve très impressionnant, quand, en marchant dans la ville, je vois les petites plantes qui poussent au milieu du béton. Beaucoup de ces petites plantes sont comestibles ou médicinales. *Nhẽ'erỹ* résiste à tout ce béton. Donc ce festival que nous proposons d'organiser ensemble,

en dialoguant avec Ailton Krenak, Carlos Papá, Naine Terena, Sandra Benites, avec les artistes qui sont là, partout. Des artistes indigènes qui produisent du cinéma, des dessins incroyables, de la littérature. Qui produisent de la pensée. L'art est pensée. Donc ce festival qui s'appelle *rec. tyty* a pour but de ramener cette pulsation de *Nhẽ'erỹ*, pour que nous puissions nous reconnecter à cette mémoire. La mémoire de la rivière, la mémoire de l'arbre, la mémoire de tous les êtres qui sont là, qui résistent avec nous.

**AILTON KRENAK:** C'est un plaisir de pouvoir inviter nos amis à participer à ce festival, dans une ambiance, où nous pourrions faire une poétique de ce monde et, comme Cris l'a dit, produire de la connaissance sur les territoires et notre diversité culturelle. Cela aidera à la construction d'un autre récit qui puisse concourir avec ces épistémologies qui ont toujours configuré ces mondes, comme l'idée d'océans Pacifique et Atlantique. C'est de la géopolitique, qui remonte à l'époque où les empires ont signé le Traité de Tordesillas : qui garde quel morceau du monde ? Ce découpage du monde a institué une cartographie coloniale ; une géographie déterminée également par le jeu politique de l'Histoire.

Lorsqu'on dit « *Mata Atlântica* » et qu'on est en mesure de remettre en question cette terminologie, [on constate que] la *Mata Atlântica*, l'océan Atlantique lui-même et la formation de la forêt ont été emprisonnés dans un monde administratif. Appeler la *Mata Atlântica* de *Mata Atlântica* c'est l'inclure dans la liste de ressources forestières. Elle a été dévastée justement parce que c'est la *Mata Atlântica*. Si quelqu'un avait su qu'elle est en fait bien autre chose, qu'elle est *Nhẽ'erỹ*, qu'elle a une transcendance, peut-être que les Brésiliens d'autrefois auraient appris qu'ils ne pouvaient pas la dévaster. Le nom, la manière dont nous nommons le monde, en dit également long sur notre mode de penser. Nous devons invoquer cette transcendance de *Nhẽ'erỹ*, et voir dans si nous réussissons, par la même occasion, de renouveler ce débat qui se déroule à l'Instituto Florestal<sup>1</sup>, qui se déroule à l'université, où les gens répètent toujours les mêmes vieux discours.

1. L'Instituto Florestal est l'agence du secrétariat aux infrastructures et à l'environnement de l'État de São Paulo qui mène des recherches et diffuse des connaissances sur la foresterie et la conservation, et gère les zones de préservation de l'environnement de l'État. Il a trois lignes d'activité : la conservation, la production (de bois et de résine) et la recherche. Source : [Wikipedia](#)

J'ai appris récemment que les caiçaras d'une certaine région de la Jureia sont harcelés par l'Instituto Florestal et par d'autres organisations conservatrices, sous prétexte que les caiçaras ne peuvent pas rester à l'intérieur de *Nhê'erỹ*, ni dans la nature, ni dans la forêt, parce qu'ils abîment la nature. Bah, si les caiçaras ont appris avec nos ancêtres à vivre au cœur de *Nhê'erỹ*, comment pourraient-ils menacer la *Mata Atlântica*?

Alors, cet Instituto Florestal devrait ouvrir un peu les oreilles, se taire un peu, rester un peu dans l'obscurité et apprendre ce qu'est *Nhê'erỹ*, au lieu d'inventer des normes et des règlements sur ce qu'il faut faire par rapport à la *Mata Atlântica*. Cris et Papá, je ne pouvais pas rater l'occasion de faire ce commentaire, car cette semaine, j'ai été alerté par nos parents caiçaras. Ils ne sont pas indigènes, mais ils ont une histoire de 300 ans dans cet environnement qu'on appelle *Mata Atlântica*. De la même manière que nos villages ont été vivement critiqués par le conservatisme environnemental, ce sont les écologistes qui désormais ont décidé de s'en prendre aux caiçaras. Et comme nous apprécions les caiçaras, nous ne pouvions pas les laisser se faire tirer dessus sans réagir. **Haux, haux, caiçaras !** Courage, *caiçaras* !



## **AILTON KRENAK**

Penseur et environnementaliste, Ailton est l'une des principales voix du savoir indigène. Il a créé, avec Dantes Editora, *Selvagem* - cycle d'études sur la vie. Il vit dans son village indigène Krenak, sur les rives du Rio Doce, dans l'État du Minas Gerais. Il a écrit les livres *Idées pour Retarder la Fin du Monde* (Dehors Eds, 2020) et *A Vida Não é Útil* [La vie n'est pas utile], (Companhia das Letras, 2020).

## **CARLOS PAPÁ MIRIM**

Carlos Papá Mirim est un leader autochtone et cinéaste du peuple *Guarani Mbya*. Il travaille depuis plus de 20 ans dans la production audiovisuelle, avec l'objectif de renforcer et de valoriser la culture *Guarani Mbya* à travers la réalisation de documentaires, de films et d'ateliers culturels destinés aux jeunes. Il est aussi leader spirituel de sa communauté. Il vit dans le village de Rio Silveira, où il participe aux décisions collectives et aide sa communauté à trouver des moyens de mieux vivre. Il est conseiller auprès de l'Institut Maracá et représentant de la côte nord de São Paulo auprès de la *commission Guarani Yvy rupa* (CGY)

## **CRISTINE TAKUÁ**

Cristine Takuá est philosophe, chamane, sage-femme, éducatrice et artisane indigène. Elle vit dans la communauté indigène de Rio Silveira où elle est professeure indépendante. Elle est aussi fondatrice et directrice de l'Institut Maracá. Elle représente la commission de l'éducation indigène au sein du Secrétariat d'Éducation de São Paulo et est une membre fondatrice du FAPISP (Forum pour l'Articulation des Professeurs Indigènes dans l'État de São Paulo).

## **REMERCIEMENTS**

Instituto Clima e Sociedade  
Conservação Internacional Brasil  
Instituto Maracá

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est le fruit du travail collectif de la communauté Selvagem.

Plus d'informations sur : [selvagemciclo.com.br](http://selvagemciclo.com.br)

L'édition en portugais de ce cahier a pu compter sur la participation de Victoria Mouawad qui a fait la transcription de la rencontre et de Maíra Souza, qui a révisé le texte. Pour la version française, nous remercions Mione Hugon pour la traduction et Christophe Dorkeld pour la révision.

### **MIONE HUGON**

De Fortaleza, elle a enseigné le Service Social à l'université de Rio de Janeiro dans les années 90, puis s'est installée à Paris en 2004. Docteur en Sociologie (Université de São Paulo) et diplômée en Littérature Comparée (Paris 3), elle a toujours été imprégnée et marquée par la culture amazonienne. Après un parcours à l'*umbanda* à Paris, les caboclos et ses convictions écologistes l'ont amenée jusqu'à la communauté Selvagem.

### **CHRISTOPHE DORKELD**

Travaille depuis presque vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis quelques années dans l'État du Mato Grosso do Sul, au Brésil, il collabore également avec des communautés *Kaiowá*, *Guarani* et *Terena* dans le cadre de projets culturels.